

AUTOMNE

Automne ! Larmes d'un été pourrissant dans l'infâme,
Croupissant sans la vase noire, sous l'étang aux étoiles,
La bête s'est éveillée, haine dévorant le cœur quand l'ami,
Jouissance, immole au jardin viride encore l'enfant radieux.
Ténébreux le frère quand il voit mourir dans les yeux
De la sœur la lumière innocente.
Horreur ! Des fleurs en berne baignées de sang, pourpres,
Surgit la mort, osseuse et maléfique. Sur l'autel noir le pain
Saignant se change en pierre, sabbat des endeuillés dans le silence
Du père, muette la mère dans la chambre obscure, pierreux
Le regard de la sœur, statues des dieux en ruines dans le jardin
Du vieux château inhabité, éteints les rêves d'enfant
Dans la maison des pères.
Nocturne ! Sombres les tours qui épousaient le ciel,
Grises et de silence les cloches suspendues au ciel tombant,
Colère des dieux aux éclairs jaillissant, de poussière les murs
Ébranlés par l'orage, ombres de la nuit pleurant, pierres,
Sur la mémoire du frère au pas meurtri sur le chemin d'épines,
Effeuillé le rameau de la colombe, pesant, si lourde, la nuit
Pliant l'échine du solitaire, tremblant les arbres au vent maudit,
Taché de sang le voile de l'ange arraché au buisson, froids
Les doigts caressant l'aubépine, morts les poissons d'argent

Dans les eaux de la source, saignant le cœur du frère prisonnier

Des mensonges, funeste le chant sur ses lèvres de pierre

Soudées par l'innommable.

Le mal ! Métamorphose du fruit tombé et pourrissant sur l'herbe

Jaune du jardin automnal, douleur aux épines de la ronce,

Asséché le sureau, cadavre suspendu sur le jardin d'étoiles,

Captif le merle qui enchantait jadis l'enfance abandonnée,

Décomposés les sourires aux cheveux d'or, suspendu le temps

Sur ce jardin aux promesses fleurissantes, étouffées les roses

Dans l'ombre des chardons.

Mutisme ! De la sœur au chant du frère sur le chemin nocturne,

De cristal son regard quand il se brise en larmes, dans les yeux

Du crapaud admirant l'étoile captive, froide la pierre sur la rive

Du ruisseau quand s'y confond l'ami aux mains tremblantes écrasé

Sous la faute et puis chemine, loup baveux et flamboyant,

Sur le chemin de ses crimes. Meurtrie l'errante en sa mémoire salie,

Sur lui son sang, au frère d'en porter la souffrance.

Paix ! Dans la vase de l'étang s'est rendormie la bête,

Psaume le chant du frère dans le silence profond de la nuit

Salutaire, en chœur les alouettes au bord du champ pierreux,

Sourire mélancolique au visage de la sœur, au bien-aimé les

Cheveux d'or : mort est la vie mais vie aussi la mort...

SAISONS (ADIEU)

L'automne déjà ! – Mais pourquoi regretter

Un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte

De la clarté divine, – loin des gens qui meurent sur les saisons.

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles

Tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché

De feu et de boue. Ah ! Les haillons pourris, le pain trempé

De pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié !

Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes

Et de corps morts et qui seront jugés ! Je me revois la peau

Rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux

Et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur,

Étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment,...

J'aurais pu y mourir... l'affreuse évocation ! J'exècre la misère.

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du confort !

– Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes

De blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or,

Au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous

Les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les

Triumphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer

De nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs,
De nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels.
Eh bien ! Je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs !
Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !
Moi ! Moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé
De toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir
À chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan !
Suis-je trompé ? La charité serait-elle sœur de la mort, pour moi ?
Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.
Mais pas une main amie ! Et où puiser le secours ?
Oui, l'heure nouvelle est au moins très-sévère.
Car je puis dire que la victoire m'est acquise :
Les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs
Empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent.
Mes derniers regrets détalent, – des jalousies pour
Les mendiants, les brigands, les amis de la mort,
Les arriérés de toutes sortes. – Damnés, si je me vengeais !
Il faut être absolument moderne.
Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit !
Le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi,
Que cet horrible arbrisseau ! Le combat spirituel est aussi
Brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice

Est le plaisir de Dieu seul. Cependant c'est la veille.
Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle.
Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons
Aux splendides villes. Que parlais-je de main amie !
Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours
Mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs,
J'ai vu l'enfer des femmes là-bas ; — et il me sera loisible
De posséder la vérité dans une âme et un corps.

MAUVAIS SANG

I
Mauvais flux j'ai reçu d'une lignée obscure et close,
L'œil cerné de lumière morte, la parole raidie dans l'effort.
Je me tiens vêtu d'héritages que je ne comprends plus.
Mais je ne graisse pas mon nom de leurs parfums. Les miens
Étaient tueurs de silence, fumeurs d'encens vicié,
Aveugles dans les clairières du monde. D'eux me viennent :
La ferveur stérile, le goût des cultes renversés ; —
Oh ! Tous les poisons, orgueil, désir, — béni soit
Le désir ; — surtout fuite et torpeur.
Je m'effraie de toute œuvre. Maîtres, serviteurs —
Tous agenouillés, tous bâtards. La main qui prie
Vaut celle qui blesse. — C'est l'ère des mains ! —
Mais je n'aurai pas la mienne. Servir, c'est consentir
À la chaîne invisible. La pureté du mendiant me blesse.
Les saints me fatiguent comme des corps vides :
Moi, je reste intact, et je m'en lave. Mais ! Qui donc

A fait de ma bouche une herse si fine qu'elle trace
Et protège jusqu'à présent mes replis ? Sans jamais
Livrer mon sang, plus reclus qu'un lézard, j'ai traversé
Toutes les maisons du siècle. Aucune cellule
D'où je n'aie guetté les dogmes. — J'entends par là :
Les maisons pleines de phrases. — J'ai vu chaque enfant du doute !

II

Si j'avais un fil dans la trame de quelque mystère,
Un signe sur la pierre. Mais non, rien. Il est
Évident que je suis né d'un souffle obscur, sans lignée.
Je ne comprends pas la colère. Mon sang n'a jamais
Crié pour autre chose que le feu. Comme les loups
Autour d'un cadavre qu'ils n'ont pas chassé.
Je me souviens de la mémoire des croyants.
La France, fille de l'Église. J'aurais pu, errant,
Toucher les cendres des saints, pleurer sur
Les remparts d'un ciel oublié. En moi dansent
Des cartes effacées, des coupoles d'or, des songes
De vierges en flammes. Mais tout cela s'efface.
Je suis assis, contaminé, parmi les ruines et les herbes,
Contre un mur mangé de lumière. — Plus tard,
J'aurais dormi, sans nom, sous les étoiles d'Occident.
Encore : je vois des clairières rouges où l'on tourne,
Des vieillards, des enfants, une foule d'ombres.
Mais je ne vais pas au-delà de ce sol et de cette croix.
Je suis tari par les siècles. Toujours seul.
Sans racines. Même, quelle prière avais-je ?
Je ne m'entends pas dans les paroles du Messie,
Ni dans les sentences des rois, — porteurs
De Son image. Qu'étais-je dans l'ère d'avant ?
Je n'apparais qu'aujourd'hui. Il n'y a plus de

Mendiants sans cause, plus de croisades folles.
Le sang obscur a tout noyé — le peuple,
Disent-ils, la vérité ; la patrie, la pensée.
Oh ! La pensée ! On a tout repris. Pour la chair
Et pour le souffle — l'hostie — on donne
Des diagnostics, des systèmes, des cataplasmes de
Sages-femmes, et des chants désinfectés.
Les plaisirs des puissants, les jeux qu'ils interdisaient
Autrefois — tout est revenu, blanchi.
Cartographie, logique, calcul, atomes !...
La pensée, nouvelle royauté ! Progrès. Mouvement.
Le monde avance ! Pourquoi s'effondrerait-il ? C'est le
Règne des chiffres. Nous glissons vers l'Esprit.
C'est écrit, c'est oracle, ce que j'énonce.
Je perçois, mais ne peux formuler que dans
Une langue païenne. Alors je voudrais me taire.

III

Le flux ancien revient ! L'esprit s'approche, pourquoi
Le Verbe ne me soutient-il pas, ne grave-t-il
En mon souffle une clarté ou une délivrance ?
Hélas ! la promesse s'est éteinte !
La promesse ! la promesse... Je guette Dieu avec
Faim sèche. Je suis né d'un germe vain, depuis l'origine.
Me voici seul face à l'océan noir. Que les cités
S'embrasent au loin. Ma veille est close ;
Je fuis l'Europe. L'air salé rongera mes veines ;
Des vents sans nom tanneront mon être. Marcher,
Raser l'herbe, mordre, brûler ; boire des fièvres
Aussi acides que du feu vif — comme
Ces anciens qui dansaient autour des cendres. Je reviendrai,
Les nerfs d'acier, l'ombre sous la peau, les yeux fendus :

On lira sur mon visage la dureté d'un peuple oublié.
Je porterai l'or ; je vivrai dans l'oisiveté brutale.
Les femmes soignent les revenants des terres ardentes.
Je parlerai aux puissants. Je serai sauvé.
Mais à présent je suis maudit ; je hais les frontières.
Le plus doux reste un sommeil d'ivresse, face au vent.

IV

Mais on ne part pas. — Reprenons les traces fanées,
Avec cette tache, ce vice planté comme un clou
Dans la côte, depuis l'enfance claire —
Il monte, me bat, m'éteint, m'empoigne.
L'ultime pudeur, l'ultime innocence. C'est dit.
Ne pas vomir au monde mes blessures et mes trahisons.
Allons ! La route, le fardeau, la fatigue et
La rage. À qui s'offrir ? Quelle bête vénérer ?
Quelle icône souiller ? Quels cœurs
Fendre ? Quelle vérité incarner ? — Et vers où
Aller ? Mieux vaut fuir toute justice. — La vie brute,
L'abrutissement calme — relever, d'une main sèche,
Le couvercle du cercueil, s'asseoir, suffoquer.
Ainsi, ni vieillesse, ni chute : la peur
N'est pas locale. — Ah ! Je suis si déserté
Que j'offre à toute forme céleste mes élans
Vers l'idéal. Ô ma soumission ! Ô ma pitié
Stupéfiante ! Ici-bas, pourtant ! De profundis Domine...
Comme je suis ridicule !

V

Enfant encore, j'admirais le damné silencieux
À qui nul mur ne se refermait vraiment. Je suivais
Son ombre dans les chambres souillées, les refuges
Qu'il rendait sacrés par sa simple absence. Je regardais

Le ciel à travers son œil, le champ à travers
Sa chute. Je respirais sa malédiction dans les rues.
Il était plus vrai qu'un prophète,
Plus lucide qu'un exilé — et seul !
Comme témoin de sa propre lumière.
Sur les routes, par les nuits gelées, sans feu, sans voix,
Une parole fendait mon cœur figé : « Faiblesse ou force,
Tu es né sans pourquoi. Va, entre, réponds,
On ne t'effacera pas davantage qu'un mort. »
Et l'aube me trouvait vidé, sans regard,
Si loin déjà que nul ne m'a peut-être
Jamais vu. Dans les villes, la boue brillait
Soudain comme du sang figé, comme
Un vitrail traversé par un feu d'à côté.
Comme une grotte pleine d'or dans l'ombre.
Je criais : chance ! et je voyais une mer
De cendres et de fumée aux cieux ;
Et sur les côtés, des éclats, des richesses,
Des orages figés en flammes. Mais jamais
La noce, jamais le rire des corps, jamais
Un regard compagnon. Toujours seul.
Je me voyais devant un peuple sans visage,
Face au mur d'exécution,
Pleurant qu'on ne m'ait pas entendu,
Et pardonnant. — Comme un être foudroyé. —
« Guides, prêtres, docteurs, vous vous trompez :
Je ne viens pas de votre race ;
Je n'ai pas reconnu vos lois ; je n'ai pas
Partagé vos symboles. Je viens d'un chant plus ancien,
Je ne comprends pas vos pactes, je suis un cri nu :
Vous vous trompez... »
Oui, mes yeux sont fermés à votre lumière.

Je suis brut, sauvage. Mais je peux encore être sauvé.

Vous, vous êtes masques —

Marchand, prêtre, général, roi —

Vous avez bu la même cendre,

Vous tremblez dans la même nuit.

Ce monde sent la gangrène et le dogme.

Les vieillards sont devenus si sacrés

Qu'il faudrait les brûler dans des temples d'oubli.

Le plus sage serait de quitter ce lieu,

Ce théâtre, ce continent aux hurlements d'enfants.

Je vais vers un autre royaume,

Un royaume plus noir, plus pur.

Ai-je jamais connu le réel ?

Suis-je moi ? — Assez de mots.

Je dévore les morts.

Tremblements, tambours, silence, silence,

Silence, silence !

Je ne vois même plus l'instant où,

Des formes viendront m'arracher.

Faim, soif, silence, silence, silence, silence...

VI

Voici que reviennent les figures blanches. Le tonnerre.

Il faut s'agenouiller, se laver, obéir.

J'ai reçu dans la poitrine un choc de lumière.

Ah ! Je ne l'attendais pas !

Je n'ai pas commis d'outrage. Les jours deviennent légers,

Et le remords m'est épargné.

Je n'ai pas connu ces abîmes tièdes où l'âme

Se tourne lentement vers une lumière sévère,

Comme une flamme posée sur un cercueil.

Le sort du fils ordonné, tombeau

Précoce noyé de larmes claires.
La chute est vaine, le vice est vide ;
Il faut mettre la chair en terre.
Mais l'horloge ne s'est pas arrêtée
Sur l'heure nue de la douleur pure !
Suis-je enlevé comme un enfant,
Pour jouer dans l'oubli au bord du ciel ? Vite !
Y a-t-il d'autres vies ? — Dormir au sein de la richesse
Est impossible. La richesse est une ombre partagée.
Seul l'amour ardent donne accès à la science.
Je vois : la nature est un théâtre d'indulgence.
Adieu figures, dogmes, visions.
Un chant doux monte du navire des veilleurs : c'est l'amour pur.
Deux flammes ! Je puis mourir de feu terrestre,
Mourir de don. J'ai quitté des âmes
Dont la peine grandira à mon départ.
Vous me choisissez hors du naufrage —
Mais ceux qui restent ? Ne sont-ils pas
Mes frères ? Sauvez-les ! La clarté s'élève.
Le monde est doux. J'accepte.
Je rends grâce à la vie. J'ouvre les bras.
Ce n'est pas un rêve d'enfance,
Ni l'espoir fou d'échapper au temps.

Ce n'est pas un rêve d'enfance,
Ni l'espoir fou d'échapper au temps.
Quelque chose demeure, sans nom, sans direction.
Un souffle passe.
Et je doute encore.

VII

L'ennui ne m'étreint plus. Les colères, les errances,

La démence, dont je sais les foyers et les ruines,
Tout ce poids est tombé. Je contemple sans vertige
Ce qu'il reste de clair. Je ne saurais plus réclamer
Le soulagement brutal d'un supplice.
Je ne me crois pas invité à des noces
Où le silence aurait pour témoin un messie.
Je ne suis pas retenu par la corde de l'esprit.
J'ai murmuré : Dieu. Mais je veux une liberté nue :
Où pourrait-elle se cacher ?
Les goûts vides sont partis.
Je n'attends plus de secours, ni de souffle sacré.
Je ne regrette pas l'époque tendre des pleureurs.
Chacun son regard, sa pitié, son orgueil :
Je reste ici, suspendu dans cette échelle de raison.
Quant au bonheur réglé, enchaîné ou non... Non,
Je ne peux pas. Je suis trop fuyant, trop poreux.
La vie prend racine dans l'effort, disent-ils : moi,
Je flotte, je m'efface, je suis au-dessus
De ce monde dur, de l'angle où l'on agit.
Comme je me dessèche, à ne pas savoir
Aimer même la fin ! Si une main me donnait
Le calme aérien, le silence en prière —
Comme jadis les saints,
Ces durs ! Les ermites, des poètes
Comme on n'en tolère plus !
Tout cela est farce.
Je pourrais pleurer de rester intact.
La vie est une farce, à tirer en silence.

VIII

Assez ! Que vienne la brûlure. — Debout ! Ah ! Mes poumons
Éclatent, mes tempes cognent ! La nuit descend

Dans mes yeux, traversée de ce soleil impie ! Mon cœur...
Mes nerfs... Où va-t-on ? Vers l'épreuve ? Je suis trop léger !
Les autres avancent. Des outils ? Des lames ?
Le temps !... Tirez ! Tirez sur moi !
Ou je tombe. — Lâches ! — Je tombe ! Je m'effondre
Sous les sabots du réel ! Ah !... — J'apprendrai.
Ce serait ça, la voie droite ? La pente sacrée ?
J'ai bu une gorgée d'enfer, lente et lourde.
Trois fois damné, le message venu du fond !
Mes veines se tordent. Le venin sculpte mes os,
Me broie, me déchire. Je suffoque. Je hurle en dedans.
C'est cela, oui, l'épreuve, la peine sans fin !
Voyez la braise s'élever ! Je flambe
Comme on doit flamber. Va, souffle obscur !
J'avais entrevu l'autre rive, le calme, le don.
Comment décrire ? Ici, l'air racle la louange !
J'ai vu un peuple de formes pures,
Un chant qui ne pesait plus,
Force et silence mêlés, noblesse...
Je ne sais plus. Noblesse ! Et c'est encore la vie ?
Si la chute est éternelle ! Celui qui veut
Se défaire est-il maudit ? Alors, je suis maudit.
Je suis en bas, donc j'y suis. Cela suffit, dit la doctrine.
Je suis pris dans l'eau trouble du baptême.
Père, mère, vous m'avez jeté au fleuve.
Vous vous êtes noyés avec moi. Innocent broyé.
L'enfer n'a pas de prise sur ceux qui n'ont pas
Reçu les mots ! — Et pourtant je suis encore là !
Le gouffre profond n'est qu'en surface.
Un crime, vite, que je sois réduit au rien !
Tais-toi. Tais-toi !... Voilà l'écho : honte, retour,
Satan qui me dit : « Ton feu est boue,

Ta colère, dérisoire. » — Assez !
On m'a donné de fausses fièvres,
Des encens fades, des musiques creuses.
Et moi, moi ! je tiens une vérité claire !
Je vois droit ! Je juge ! Je suis prêt !
À quoi ?... À briller ? Orgueil encore.
Mon crâne se rétracte. Grâce !
J'ai peur. J'ai si soif ! Soif ! L'enfance,
L'herbe, la pluie, le lac qui danse,
La cloche, là-bas... midi sonne douze.
Le diable est perché, ricanant.
Marie ! Douce mère !... — J'ai honte.
Là-bas, ces âmes qui me veulent du bien ?
Elles passent... je les appelle,
Mais j'ai un oreiller sur la bouche.
Elles n'entendent rien.
Ce sont des rêves.
Personne ne pense à personne. N'approchez pas.
Je sens le feu. J'en suis sûr.
Les visions ne cessent plus.
C'est ce que j'ai toujours porté :
Le refus des histoires, l'effacement des lois.
Je me tairai. Les autres poètes me jaloueraient.
Je suis plus vaste qu'eux tous.
Gardons tout. Que personne ne vienne.
Je suis riche comme l'océan.
Et pourtant... l'horloge s'est figée.
Je ne suis plus d'ici. — Les dogmes sont graves.
Le gouffre est bien sous nous.
Et l'éveil ? Un rêve dans les flammes.
Tant de malice dans les moissons...
Satan, Ferdinand, danse entre les graines.

Jésus marche sur des épines qui ne plient pas.
Il allait sur la mer en colère. Une lampe
Le montrait debout, blanc, les cheveux noirs,
Sur une vague verte, comme un rocher.
Je vais ouvrir tous les tiroirs :
Foi, chaos, naissance, mort,
Origines, fin, vide.
Je suis maître d'ombres.
Écoutez ! J'ai tout ! — Mais il n'y a personne,
Ou peut-être quelqu'un. Je ne veux rien donner.
Veux-tu des chants brûlés ? Des danses sans nom ?
Veux-tu que je m'efface ? Que je cherche
L'anneau dans les bas-fonds ? Que je forge
L'or et la guérison ? Alors, crois en moi.
La foi allège, oriente, panse.
Venez tous, enfants, soufflez dans ce cœur
Qui bat pour vous ! Pauvres hommes !
Travailleurs ! Je ne demande
Ni prières ni autels, juste un peu de confiance.
Et... pensez à moi. J'y pense aussi.
Je regrette le monde. Un peu.
J'ai eu de la chance : je souffre à peine.
Ma vie ? Un éclat doux, inutile. Tant pis.
Faisons mille grimaces.
Nous sommes ailleurs. Plus rien ne parle.
Je ne sens plus rien.
Ah ! Mon château ! Mes arbres ! Ma Saxe !
Les matins, les soirs, les jours... les jours...
Je suis si las. Il me faudrait
Un enfer pour chaque faille :
Un pour la rage, un pour l'orgueil,
Un pour la tendresse ! Tous ensemble !

Je meurs de trop vivre. Voici la fosse.
Je rends mes nerfs aux vers.
C'est la fin. Horreur ! Horreur de l'horreur !
Satan, bouffon, tu veux me disperser
Avec tes pièges.
Mais non. Je réclame ! Je réclame encore !
Donnez-moi un éclat, un cri, un feu.

IX

Assez ! Remonter vers la vie serait détourner les yeux de ce que nous sommes,
Des chairs ouvertes au vent, des corps ployés de honte,
Des veines battantes sous la lumière oblique des soirs muets,
Et de ce poison bu lentement, sans fièvre, sans cri,
Ce baiser noir mille fois offert, mille fois repris,
Reste figé sur les lèvres comme une soudure de cendre,
Un scellement contre l'oubli, une morsure fixée pour toujours.
Ma faiblesse n'a pas de nom, comme n'en a pas la cruauté calme du monde,
Et je ne demande plus rien, je ne tends plus rien, je n'attends plus,
Que personne ne s'approche, que personne ne vienne poser la main ou la voix,
Je n'en suis pas digne, non, je ne suis plus jugé, car je suis passé sous le seuil du jugement,
Je suis ce qu'on laisse, ce qu'on oublie, ce qui ne fut pas même digne d'être nié.
Me suis-je caché ? Non, j'ai disparu en plein jour, dissous,
Et le feu revient, mais ce n'est plus une flamme qui dévore,
C'est une loi invisible, un commandement sans visage, un poids sans auteur,
C'est la ligne de ma faute, le tracé de mon égarement,
Je suis son brûlé, je suis sa trace, et pourtant je ne suis pas maudit,
Je ne crie pas, je ne supplie pas, je ne regrette rien,
Le feu est là, il me travaille, il me creuse, il me rend à la poussière lente,
Il m'efface du monde comme on efface un nom écrit sur une pierre déjà fendue,
Je ne fus ici qu'une ombre portée, une rumeur de corps,
Jamais un homme, jamais un nom, jamais moi,

Et ce feu — ce feu qui ne dit rien, qui ne juge pas,
Ce feu est juste.

LA DÉSOLATION

À l'heure où le monde s'efface, mon être est dévasté ;
J'avance sans visage, égaré dans l'absence des choses,
Dasein déserté dont la parole ne répond plus,
Errant silencieux aux frontières du néant grisâtre,
Le souffle suspendu aux lèvres d'un ciel sans étoiles,
Je porte dans ma chair l'empreinte d'un vide sans nom,
Abandonné ici, dans cette immense désolation,
En quête d'un sol ferme que je sais ne plus trouver.

La désolation : une blessure qui ne guérit point,
Elle m'habite tout entier comme une ombre tenace,
Chaque pensée s'y brise en fragments d'espérance déçue,
Le temps se dérobe sous mes pas incertains, fragiles,
Un vide originaire m'enserme en son cercle glacé,
Je cherche en vain l'écho d'une voix qui me nommerait,
Mais rien ne parle plus dans ce monde privé d'éclat,
Seul demeure l'exil où je suis sans fin précipité.

Rien ici ne me retient ; tout a perdu sa figure,
Le monde se réduit à l'insaisissable présence,
Mon existence erre dans la froideur d'une attente,
L'être lui-même semble retiré, dans son silence,
Il m'abandonne au cœur d'une solitude extrême,
Chaque instant me renvoie au vide de mon horizon,

Je suis prisonnier de cette transparence funèbre,
Où chaque regard heurte l'absence d'un sens dernier.

L'angoisse me traverse comme un vent d'hiver impitoyable,
C'est le vertige de n'avoir nul lieu où se tenir,
La désolation est mon unique vérité,
Celle qui dit l'impossible appartenance au monde,
Un être sans appui, livré à l'abîme du rien,
Mon visage se défait dans l'espace sans repères,
Je suis l'ombre d'un homme égaré hors de son destin,
Errant dans les ruines du réel, sans espoir ni fin.

L'être-au-monde ne connaît plus que la désolation,
Le Dasein, perdu, en porte l'irréparable trace,
Il avance sans fin sur les chemins de la détresse,
Ne sachant plus nommer ni accueillir son propre soi,
Chaque geste se dilue dans l'opacité du vide,
Rien ne surgit plus que le lourd sentiment de perte,
Je suis jeté, sans recours, dans ce monde effondré,
Sans autre horizon que le retrait de toute présence.

Dans cette désolation, le temps s'est arrêté,
Il flotte comme un spectre aux marges de mon existence,
La mémoire elle-même s'effrite, perd son chemin,
Les souvenirs ne sont que bribes, cendres éparpillées,
Mon histoire s'épuise aux bords du silence absolu,
Je marche en funambule sur un fil sans direction,
Suspendu au-dessus du vide qui me consume,
Cherchant vainement un point d'ancrage inexistant.

Les êtres qui m'entouraient jadis sont devenus ombres,
Leurs voix se sont tues, emportées par la désolation,
Je suis seul face à ce désert immense et glacé,
Aucun écho ne répond à mon cri silencieux,
Je contemple l'abîme ouvert sous mes pas hésitants,
Ma pensée tourne en rond, captive du vide sans fin,
Le Dasein s'efface lentement, comme un souffle court,
La désolation règne en maître sur mon destin.

Chaque espoir se dissipe comme une brume légère,
La clarté jadis familière n'est plus qu'un souvenir,
La réalité elle-même semble s'être voilée,
N'offrant à mes yeux qu'une infinie indifférence,
La désolation prend toute la place en moi,
Mon être est saisi dans une étreinte impitoyable,
Je me tiens là, immobile, face au rien absolu,
Sans plus attendre qu'un geste vienne me libérer.

Dans l'abandon total, mon existence s'évapore,
Je n'ai plus prise sur rien, même ma propre présence,
Tout ce qui fut vivant semble s'être retiré,
Je suis perdu dans l'épaisseur du non-être,
Chaque instant creuse en moi un gouffre insondable,
Je me vois réduit à un simple reflet fugace,
Pris au piège dans la trame d'un monde défait,
Où seule la désolation guide mes pas perdus.

Le ciel lui-même ne m'offre plus aucun repère,
Les étoiles se sont tues, le silence règne,
Mon regard se perd dans l'immensité obscure,

Où je cherche vainement une lumière infime,
Mais le monde refuse désormais de répondre,
La désolation est mon unique horizon,
Je suis condamné à errer sans fin, solitaire,
Portant le poids d'un vide que rien ne peut combler.

Chaque pas que je fais résonne dans l'indifférence,
Un écho sourd me renvoie ma propre absence,
Le sol sous mes pieds devient surface sans ancrage,
Où l'être vacille sans retrouver son image.
Je tends la main vers l'air, mais rien ne la rejoint,
Ni présence, ni souffle, ni souffle divin,
Ma pensée se perd dans l'épaisseur du silence,
Et le monde devient cette énigme sans distance.

Les jours passent et se répètent dans leur néant,
Inlassables comme le balancier de la peine,
Ils s'empilent, ternes, dans la clarté morne du ciel,
Et je demeure, naufragé de moi-même.
La lumière n'éclaire plus que pour souligner
L'étrangeté d'un monde dont je suis séparé,
Comme si l'être, las, s'était retiré
Et que seul son soupir avait été laissé.

La parole ne trouve plus son chemin vers l'être,
Elle erre dans la gorge comme un souffle brisé,
Les mots tombent lourds, incapables de nommer
Ce qui se tient tapi au fond du désespoir.
Je parle et le langage lui-même me trahit,
Chaque phrase s'épuise avant même de surgir,

Comme si la vérité se refusait à naître
Dans un monde vidé de toute possibilité.

L'ennui me ronge, non pas comme un simple temps vide,
Mais comme une pierre posée sur la poitrine de l'âme,
Il étouffe le feu même du devenir,
Et rend toute promesse amère et dérisoire.
Ce n'est plus l'attente, mais le néant du possible,
Une inertie froide qui dissout le vouloir,
L'être s'efface dans un horizon d'indifférence,
Et le Dasein s'enfonce dans sa propre chute.

Je regarde le monde comme à travers un voile,
Rien ne m'émeut, tout glisse sur la peau de l'esprit,
Je suis spectateur d'une scène sans acteur,
D'un théâtre sans drame, d'un récit effacé.
Même la douleur ne m'atteint plus vraiment,
Elle s'éloigne dans une brume de torpeur,
Et je demeure, corps debout mais âme absente,
Témoin de la ruine intime du sens perdu.

Le matin se lève sans promesse ni lumière,
Un jour de plus qui ne fait que prolonger la nuit,
Je n'attends plus rien des heures qui s'annoncent,
Sinon la répétition d'un vide familier.
Les murs m'enferment dans un espace sans air,
Où les fenêtres n'ouvrent que sur des faux ciels,
Et le soleil, même brillant, ne réchauffe rien,
Que la certitude froide d'un monde déserté.

Je tends l'oreille, mais tout bruit m'est étranger,
Même ma propre voix ne semble plus m'appartenir,
Elle résonne comme l'écho d'un autre,
D'un moi d'avant, d'un être que j'ai perdu.
La désolation m'a volé ma mémoire intime,
Je ne sais plus qui je suis, ni d'où je viens,
Je flotte dans un présent sans attaches,
Où chaque instant est un naufrage muet.

La nuit me surprend sans que le jour ait commencé,
Elle descend doucement dans mes veines,
Non comme une promesse de repos,
Mais comme une lente absorption de mon être.
Je ne lutte plus contre elle : je l'accueille,
Car même la lutte exige encore un espoir,
Et l'espoir s'est retiré dans un repli trop lointain,
Où mon regard, désormais, ne peut plus atteindre.

Le monde parle un langage que je ne comprends plus,
Ses signes se sont vidés de toute signification,
Je traverse les rues comme un fantôme discret,
Invisible parmi ceux qui prétendent encore vivre.
Je n'ai plus de place assignée dans cette scène,
Je suis l'oublié de l'histoire qui se répète,
Le passant que personne ne salue,
La voix étouffée dans la cacophonie du réel.

Pourtant je demeure, je persiste dans l'ombre,
Non par volonté, mais par force d'inertie,
Je suis là, résidu d'un être désaffecté,

Dont même l'absence n'émeut plus le monde.
Et c'est peut-être cela, la plus grande désolation :
De ne plus être ni regardé ni ignoré,
Mais d'exister sans trace, sans effet,
Comme si l'on n'avait jamais été là.

Les objets se figent dans leur mutisme austère,
Ils ne parlent plus qu'en signes désaccordés,
Chaque chose est là, mais ne dit rien de l'être,
Le monde, devenu chose, n'est plus qu'amas de formes.
Je traverse sans toucher, je vois sans reconnaître,
Et la lumière tombe sur ce qui ne s'éclaire pas,
Je suis l'errant d'un paysage dépossédé,
Un témoin qui n'a plus rien à témoigner.

La main qui jadis écrivait pour se retrouver
N'a plus d'encre ni de table où poser son silence.
Le livre reste ouvert à la page effacée,
Et chaque mot s'enfuit dès qu'on tente de lire.
La désolation mange les lignes du sens,
Et le poème devient une plainte égarée,
Comme un souffle ancien qui ne sait plus renaître,
Prisonnier du langage qui ne veut plus dire.

La fatigue est devenue seconde nature,
Elle habite les gestes avant qu'ils n'apparaissent,
Comme une lourdeur de vivre qui précède le vouloir,
Et rend chaque jour semblable à sa propre ombre.
Même le sommeil ne soulage plus l'esprit,
Il prolonge l'errance dans des rêves sans forme,

Où la nuit se répète en d'inutiles spirales,
Reflets troubles d'un monde qui n'accueille plus rien.

Le regard que je porte sur l'autre est absent,
Non par indifférence, mais par dissolution,
Je ne peux plus atteindre les visages aimés,
Ils sont devenus brume, figures sans contour.
La désolation m'a volé la communion,
Je suis séparé de l'autre comme de moi-même,
Et l'amour, ce grand feu, n'est plus qu'un souvenir
D'un foyer éteint par le vent noir de l'oubli.

Chaque battement du cœur me rappelle le manque,
Comme un rappel sourd d'un sens inatteignable,
L'être est là, mais sa lumière est comme voilée,
Je marche dans l'épaisseur d'un monde absenté.
La désolation ne crie pas, elle murmure,
Et ce murmure, c'est celui de l'effacement,
De la lente chute dans un oubli sans fond,
Où le Dasein se perd sans jamais se retrouver.

Je tends parfois l'oreille au souffle de la terre,
Mais même le vent me semble détourné,
Il caresse sans chaleur les pierres muettes,
Et passe sans laisser trace, ni plainte, ni réponse.
Les racines mêmes ne m'ancrent plus au sol,
Je suis déraciné jusque dans l'être intime,
Et chaque pas, même stable, chancelle,
Comme si la gravité elle-même se retirait.

Le corps, ce lieu ancien d'habitude et de lien,
Devient étranger à ses propres mouvements,
Je le sens sans le sentir, comme un fardeau,
Une carcasse que je traîne par devoir d'existence.
Il ne parle plus ce langage de présence,
Mais s'épuise dans l'inertie du survivre,
Et je le mène sans joie, sans véritable souffle,
Vers des jours qui n'ont plus rien à offrir.

Tout appel est désormais sans destinataire,
Je parle dans le vide, à des portes invisibles,
La désolation est un monde sans autrui,
Un désert où les signes se perdent à mi-voix.
Même les dieux se sont retirés sans adieu,
Et le ciel reste sourd à mes invocations,
Je suis ce priant sans foi, sans temple,
Qui pose ses genoux sur une pierre trop froide.

Rien ne commence et rien ne s'achève vraiment,
Chaque instant flotte dans un entre-deux figé,
Comme une attente sans terme ni contenu,
Une veille où l'aube ne se lève jamais.
Je ne suis pas mort, mais je n'habite plus la vie,
Je ne suis pas né, mais déjà en disparition,
Cette suspension m'est plus douloureuse que la chute,
Car elle nie même la possibilité du sol.

La pensée elle-même devient stérile et lasse,
Elle tourne sans fin autour du même noyau vide,
Et ne parvient plus à percer l'écorce du monde.

Je suis épuisé d'avoir trop voulu comprendre,
Mais tout échappe, glisse, s'éparpille en mirages,
Le réel n'est plus qu'une surface sans profondeur,
Et l'être, jadis centre, est devenu absence,
Comme une parole qu'on n'aurait jamais prononcée.

Parfois une larme monte sans raison précise,
Comme un reste d'humanité refusant de mourir,
Mais elle sèche avant même d'avoir touché la joue,
Avalée par l'air sec d'une chambre sans mémoire.
Je pleure ce que je ne sais plus nommer,
Peut-être l'idée même de consolation perdue,
Ou le souvenir effacé de ce qui fut visage,
Avant que l'absence n'envahisse toute chose.

Les murs m'enserrent sans m'écraser vraiment,
Ils sont faits de cette matière grise de l'ennui,
Un ciment d'habitudes et de gestes sans fond,
Où l'on vit sans exister, où l'on passe sans être.
La fenêtre donne sur un paysage abstrait,
Non pas vide, mais privé de tout appel,
Et je demeure là, à regarder sans voir,
Comme un reflet oublié dans un miroir sans tain.

Je me souviens des arbres, de leurs noms oubliés,
De leurs feuilles comme promesses renouvelées,
Mais aujourd'hui leur ombre ne m'atteint plus,
Ils sont là-bas, dans un monde qui m'a quitté.
Même les saisons ont cessé leur alternance,
Il n'y a plus que des jours indistincts,

Et je m'interroge si c'est moi qui me suis absenté,
Ou si le monde entier s'est dissous autour de moi.

Je parle encore à l'enfant que je fus jadis,
Mais il ne répond pas, ou alors par un silence
Plus cruel que mille rejets ou oublis,
Car il dit que l'espoir lui-même fut trahi.
Ses yeux me fixent avec une sagesse étrange,
Comme s'il savait déjà ce que l'adulte allait fuir,
Et dans ce regard se condense toute ma chute,
Toute la désolation d'avoir trahi son propre nom.

Le rêve aussi s'est fané, il ne visite plus mes nuits,
Ou bien il vient travesti en cauchemar muet,
Un théâtre d'ombres sans dialogue ni fin,
Où je me cherche dans un labyrinthe sans murs.
Je m'éveille sans savoir si je dormais encore,
Car tout se confond dans une même matière grise,
Et le matin n'a plus la force d'un commencement,
Il n'est qu'un recommencement sans dessein.

Les mots me fuient comme des oiseaux apeurés,
Je tends la main, mais ils s'éparpillent au vent,
Le verbe ne m'obéit plus, il s'éclipse,
Et le silence impose sa loi souveraine.
Je deviens spectateur de mon propre mutisme,
Une conscience sans paroles ni forme,
Errant dans un désert de langue morte,
Sans récit pour habiter l'ombre que je suis.

Chaque matin est un recommencement de ruine,
Je me lève avec la lourdeur d'un condamné,
Le jour me pèse avant même de s'ouvrir,
Et mes gestes ne sont plus qu'automates vidés.
Je mange sans goût, je regarde sans désir,
Je parle sans croire, j'écoute sans entendre,
Et mon être entier s'efface dans cette usure
Où la vie devient sa propre absence.

J'interroge les pierres, les arbres, les oiseaux,
Mais nul ne me répond — ou alors dans un langage
Que je ne sais plus décoder sans trembler,
Comme si le monde s'était tu sans prévenir.
Les symboles sont devenus des coquilles vides,
Et chaque signe se ferme à son mystère.
Je demeure là, exilé d'une terre sans nom,
Sans abri autre que cette question sans fin.

Le temps me traverse sans me modeler,
Il passe comme un courant d'air froid,
Et je ne garde rien de son empreinte.
Pas d'hier, pas demain, à peine un aujourd'hui,
Juste ce mince fil tendu entre deux absences,
Sur lequel j'avance sans équilibre ni but,
Suspendu à la vacuité d'une durée
Que rien n'habite plus sinon le manque.

Et pourtant je continue — par habitude,
Par résistance peut-être, ou par oubli.
Je suis ce marcheur dont le pas n'éveille rien,
Ce veilleur dont les yeux ne voient plus l'aube.
La désolation n'a pas de fin, elle s'installe,
Comme une seconde peau, une demeure froide,
Et je l'habite sans révolte ni consentement,
Juste avec cette étrange lucidité qui ne sauve pas.

Les jours passent comme des ombres qui s'étirent,
Sans jamais m'atteindre ni me traverser vraiment,
Ils sont là, mais sans densité ni résonance,
Comme si le temps s'écoulait hors de moi.
Je suis spectateur d'un présent vide d'avenir,
Un témoin qui n'a plus rien à espérer,
Et la mémoire se referme sur elle-même,
Refusant d'ouvrir ses portes sur le passé.

La désolation est un froid sans saison,
Elle s'infiltre dans chaque repli du souffle,
Elle ne crie pas, elle pèse, elle envahit,
Comme un brouillard qui ne se lève jamais.
Le monde n'a plus de couleurs mais des teintes mortes,
Et chaque regard échoue sur des surfaces ternes,
Je marche dans un paysage figé,
Où même les pierres semblent désespérées.

Je ne parle plus de moi — il n'y a plus de « moi »,
Juste cette présence vide qui persiste,
Une conscience sans centre ni contour,

Un être sans propriété sinon le manque.
Je me suis dissous dans cette grande distance,
Et la voix intérieure est devenue écho,
Un murmure d'absence que personne n'écoute,
Pas même moi qui l'entends sans la comprendre.

La désolation n'est pas un cri, c'est une couche,
Un voile posé sur l'être, jour après jour,
Elle érode sans douleur, mais sans répit,
Comme l'eau qui creuse la pierre sans fracas.
Ce n'est pas la souffrance, mais sa disparition,
Qui devient insoutenable dans sa fadeur,
Et je vis dans ce gris sans contours,
Comme un songe dont on ne peut s'éveiller.

Et si je continue, ce n'est pas par espoir,
Mais parce que l'être demeure même dans la ruine,
Parce que l'on respire encore, même dans le vide,
Et que chaque pas, même vain, est encore un pas.
La désolation ne tue pas, elle transforme,
Elle fait de l'homme un spectre qui pense encore,
Et dans ce penser, il y a peut-être un reste,
Un reste d'être que rien n'a pu ravir.

Je regarde en arrière, mais il n'y a plus de trace,
Rien qu'un sillage flou dans un sable sans mémoire,
Ce que j'ai été n'a plus d'image claire,
Et le futur ne m'inspire aucun visage.
Je suis cet instant pur, dénudé de durée,
Ce battement de vide entre deux absences,

Un être suspendu sans point d’ancrage,
Dont même l’ombre hésite à dessiner le contour.

Il y a parfois une étincelle dans le noir,
Non lumière, mais présence du possible,
Un frisson qui traverse sans s’installer,
Comme si l’être laissait entrevoir sa faille.
Je ne saisis rien, mais je sens qu’il y a là
Quelque chose qui insiste, même faiblement,
Un murmure d’être sous le cri de l’absence,
Un appel sans mot, sans promesse, sans voix.

La désolation ne dit pas la fin du monde,
Mais sa transformation en énigme close,
Un monde qui ne se donne plus d’évidence,
Et qu’il faut désormais mériter d’habiter.
Je suis peut-être là pour apprendre à rester,
Même lorsque rien ne me retient ou m’accueille,
Car il faut apprendre à endurer l’écart,
À demeurer dans l’interstice sans comblement.

Et dans cet exil qui ne finit jamais,
Je découvre une étrange dignité nue,
Celle d’un être qui ne cherche plus refuge,
Mais accepte de se tenir dans le dénuement.
Il n’y a plus de certitude, mais il y a l’être,
Même si c’est un être sans garantie,
Et cette nudité devient présence entière,
Un silence qui parle plus fort que le monde.

Alors la désolation n'est plus seulement manque,
Elle devient le lieu même où l'être se dévoile,
Non pas comme plénitude, mais comme appel fragile,
Un battement d'être dans le cœur du retrait.
Je n'ai rien conquis, rien résolu, rien fondé,
Mais je suis encore là, debout dans le non-savoir,
Et dans cet abandon sans fin ni solution,
Peut-être suis-je plus proche que jamais de l'essence.

ADIEU (VARIANTE)

Obscurité ! Le crépuscule vient d'effacer le jour :
Faut-il que l'on regrette ce qui déjà s'éteint, clarté
Qui obscurcit le monde, absente lumière divine
Étouffée sous la cendre d'un monde qui se consume.
Dans les brumes immobiles bordant le lac, abîme,
La barque s'échoue sur des rives de misères, boues glissantes
D'un impossible rêve, amours crucifiés au bois de l'interdit,
Haillons de poussière sur l'humain pourrissant, là-bas
Dans le grouillant des vers épanchés sur les os fumants
D'une charogne sans hier aux sables blancs d'un
Bonheur oublié, effleuré à peine, une joie qui n'a jamais vécu.
Cadavre au visage inconnu, humanité sans nom emporté
Par la vague de cette mer sans le moindre horizon qui
Voudrait la briser, écueil dont s'échouerait l'épave.

La nuit a étouffé le jour de ses bras sombres en d'épineux
Buissons dont nous reviennent les murmures, sanglants,
De ce qui fut brisé au jardin d'une tendre enfance, sous
Le sureau pleuvant les rayons ultimes d'un été finissant.
Enjoués les rats et ils s'enivrent de la putréfaction d'un soleil
Mort sur les rives de l'automne pleurant un ciel tombé.
Sublime ce qu'inventa l'ironie d'un été, merveilles au bord
De l'eau jonchée de renoncules et d'or l'épis de blé sous
Les caresses d'un vent léger, poivrée la menthe tapie sous
Le tilleul et pourpres les cerises tombant sur le sol, mort,
Dont s'est fané l'herbage, muet le merle assoupi sur
Sa branche dépouillée de ses larmes emportées par
Le vent vers de lointains mouiroirs, pierreux le chemin
Qui conduit aux confins du village sans pardon, humilité
D'un ciel qui se mange des doigts quand pliés sont les corps.

Plus rien de ces offrandes tombées d'un ciel trop haut,
Crevant de lumière sur une terre assoiffée, sans eau
Les rus, pourrissants les poissons sur d'anciens lits de
Pierres, en pleurs les joncs nourris de faux espoirs, sans âme
Le chant du frère, là-haut dans la forêt, de cristal le regard
De la sœur perdue dans la clairière, écrasée de souvenirs
Amers, l'enfance meurtrie par les coups de l'infame,

Impardonné le chasseur dépouillant la bête à l'ombre
D'un buisson, le prêtre sacrifiant sur l'autel noir de l'effroi
Les restes de l'enfance, un ange déchu, sans ailes et sans
L'espoir d'un matin qui tout viendrai laver des souillures
De l'innommable, le Mal foulant la terre de son pied de feu.

Mais déjà l'hiver étend sur le monde son blanc linceul,
C'est le temps des secrets aux portes closes sur un monde
Immobile, temps suspendu aux horloges du sommeil,
Le feu crépite dans l'âtre des chaumières, les tribus se
Rassemblent autour de la bénédiction de la lumière qui
Fait danser les murs et réchauffe la soupe dans le chaudron
Suspendu à la crémaillère, un soupçon d'apaisement
Quand ceux qui moururent sous l'automne sont enfouis
Dans la terre froide, mains croisées sur les germes assoupis
D'un retour à la vie, patience des matins sombres et
Des soirées sans lumière, quand le soleil se cache à l'orée
Des tourbillons de neige, effacé par les brumes dont
S'habillent les auteurs et se dérobent les cimes, vapeurs de glace
S'levant de la plaine en quête d'un ciel absent, figeant l'espoir
Au temps nouveau qui effacera des toits la nuit tombée.
Du merle s'est rompu le silence, le linceul se retire avec lenteur
Et gonfle de ses eaux les rus en peine, les portes s'ouvrent

Sur les rayons venants, jour de fête aux étables et dans la panse
Des bêtes s'agitent déjà les naissances proches, premiers bourgeons
Dont se nappent des branches, là où s'enfuit la neige, timides
Quelques fleurs osent un premier pas, vert de printemps qui
Habille la vallée d'un sang nouveau, triés les plants et les
Semences, se tendent les bras de la semaille, s'agitent les
Mésanges autour du nid où s'éclorent leurs noces, le butin
Des abeilles, suspendu aux premiers arbres en fleur, s'éveillent
Avec frisson les orvets et salamandres cachés sous les pierres
Gorgées déjà des premiers soleils, de rires les enfants courants
Dans le jardin et s'épanouit la sœur, ange devenu au ciel d'azur
Tandis que chante le frère quelques vers d'une humaine espérance.